

10 Rencontre

Naomi Fontaine

« Décoloniser les miens »

A 7 ans, l'écrivaine innu devait s'installer en ville, à Québec. Trente ans plus tard, elle est retournée vivre dans la réserve où elle est née. Fruit de deux cultures, elle poursuit l'exploration de son identité avec « Eka Ashate. Ne flanche pas »

MARIE-HELENE FRAISSÉ

Romancière et poète, Naomi Fontaine porte la voix du peuple innu. Vingt-cinq mille personnes recensées, la plus importante des Premières Nations au Québec, où les luttes identitaires franco-phones ont parfois occulté celles des minorités autochtones. Les Innu jouissent toutefois d'une visibilité réelle de nos jours, notamment à travers la notoriété de plusieurs écrivains devenus des classiques, telles la poète Joséphine Bacon ou encore An Antane Kapesh (1926-2004), dont le fameux *Je suis une meulite sauvagesse* (Mémoire d'encrier) a fait date dès 1976.

Née dans la réserve d'Uashat, près de Sept-Îles, Naomi Fontaine, 38 ans, prend le relais avec force, mue par le désir d'inventer un futur pour les siens, dont son enfance urbaine l'a si longtemps éloignée. C'est cette double appartenance, parfois inconfortable, qui sous-tend l'ensemble de

« Ma mère, en quittant la communauté, fut pionnière. Elle avait grandi avec la honte d'être innu »

son œuvre : quatre romans à ce jour, qui ont reçu de nombreux prix. Leur succès, dès la parution en 2011 de *Kuessipan* (Mémoire d'encrier ; réédité en France par Le Serpent à plumes en 2015) alors qu'elle n'a que 24 ans, a montré que les nouvelles générations québécoises, toutes origines confondues, étaient désormais plus attentives à la présence autochtone. Nous rencontrons Naomi Fontaine à Paris, où elle vient de présenter son nouvel ouvrage, *Eka ashate. Ne flanche pas*, qui reflète le quotidien de son peuple, les enjeux de sa survie au sein de la

EXTRAIT

« Depuis qu'elle était toute petite, ma mère avait grandi avec une croyance : être indienne était moins bien que d'être blanche. Cette idée était née là. Un jour de son enfance. Elle avait observé sa maison. Une cabane en mauvais état. (...) Née là, quelque part, au bout du chemin qui menait à son école primaire, en passant devant les maisons des Blancs, plus belles, plus modernes (...). Là, quand elle se comparait aux autres élèves de sa classe. Les filles blanches qui portaient des jeans neufs, qui leur allaient si bien. (...) Quand elle pleurait, confuse, seule dans les toilettes. Lorsqu'elle comparait sa situation à celle des Blancs, invariablement, elle en concluait que les Blancs étaient supérieurs. Et, tous les jours, cette croyance la faisait souffrir. »

EKA ASHATE.
NE FLANCHE PAS, PAGE 19

modernité. « Je souhaite, précise-t-elle d'entrée, que mes lecteurs qu'ils soient français ou québécois voient surtout la richesse de ma culture, la grandeur de ce qu'on était, sans focaliser sur les horreurs qu'on a pu traverser. »

Acculturations forcées, déplacements, abus au sein des pensionnats... un éventail de violences désormais connues, mais qui continuent de hanter la mémoire des Innu et de fragiliser leurs communautés - une dizaine de réserves, égrenées sur la rive nord du Saint-Laurent jusqu'aux latitudes subarctiques.

Traditionnellement nomades, les Innu quittaient chaque automne le littoral et rejoignaient l'intérieur des terres, franchissant des centaines de kilomètres avec femmes et enfants à la rencontre des herbes de caribou et des animaux à fourrure, payant à contre-courant, tirant des traîneaux lourdement chargés. Ce haut pays, auquel ils étaient profondément liés, leur valut d'être appelés « Montagnais » par les coureurs de bois et les prospecteurs, dont ils étaient les guides incontournables. Leur autonomie perdura jusqu'aux années 1950. La région fut alors mise en coupe réglée par des entreprises forestières et minières. D'immenses lacs de barrage, destinés à fournir en électricité les métropoles nord-américaines, inondèrent leurs territoires. Les Innu n'eurent bientôt plus d'autre choix que d'être sédentarisés et de confier leurs enfants à des institutions scolaires qui allaient les acculturer sans ménagement.

Naomi Fontaine appartient aux deux mondes, celui d'Uashat, et celui de la métropole (Québec) où elle a passé sa jeunesse. Elle avait 7 ans quand sa mère, veuve avec cinq enfants, décida de s'installer durablement en ville, embarquant sa famille dans l'aventure.

« Ma mère, en quittant la communauté, fut pionnière, raconte-t-elle. Elle avait grandi avec la honte d'être innu et voulait nous assurer coûte que coûte un avenir. A Québec, j'ai pu bénéficier d'une éducation solide, tout en relevant au passage beaucoup de préjugés sur ma culture. On nous disait que les Innu étaient des gens qui ne voulaient pas travailler, qui avaient des problèmes d'addiction. On ne nous appelait plus « sauvages » comme par le passé, mais une fois on m'a lancé : « Retourne chez toi, espèce d'immigrée ! »

Un racisme sans violence physique, nuancé de « On ne m'a jamais empêché d'entrer dans un restaurant ». Mais une discrimination insidieuse, au quotidien : « Ça passe par la pitié, la condescendance. "T'es pas égale à moi", "Tas pas eu de chance". Souvent on me prenait pour une Latine, car les gens n'avaient pas conscience qu'on était encore vivants, nous, les Premières Nations. Alors je leur disais que je suis Innu, que je viens de là-bas, dans le Nord... Et on me répondait en souriant : "Ça doit être dur..." »

De cette enfance tiraillée entre deux univers, elle a tiré deux allégeances contradictoires : « Notre lien avec la communauté restait fort. Nous ressentions cependant une sorte de culpabilité à cause de la prise de distance. Quand je séjournais à Uashat, j'éprouais un sentiment de retour au pays auprès de mes cousins et cousines. En même temps, je voyais que la réserve était un lieu limité et que j'avais la chance de connaître autre chose. »

Nantie d'une licence de français, mue par le sentiment d'une dette envers les siens, Naomi Fontaine va accepter un

poste d'enseignante à Uashat. Riche expérience, mais cruelle déception, suivies d'un repli vers la grande ville. « J'avais beaucoup d'attentes par rapport à ce retour, mais je n'étais pas prête, explique-t-elle. Je me sentais à la fois dedans et dehors. Comme j'avais peu pratiqué la langue innu au quotidien, on m'a critiquée, dit que je parlais mal, que j'avais un accent. Malgré mon diplôme, je constatais que ces gens-là n'attendaient pas grand-chose de moi, me renvoyant l'image d'une étrangère. J'ai été confrontée à mes propres préjugés sur eux. »

Dans *Manikanetish* (Mémoire d'encrier, 2017), Naomi Fontaine évoque cette période au bilan mitigé, tout en présentant qu'elle ne restera pas sur un tel échec. En 2023, elle est de retour, pour de bon cette fois, au sein de sa communauté natale. Elle a mis. Pas question d'accepter l'idée que la sédentarisation a « tué » les Innu, comme l'a déclaré maladroïtement un anthropologue pourtant plein d'empathie. Ils peuvent, elle en est convaincue, trouver leur place au sein de la modernité sans s'y dissoudre, en s'appuyant sur leurs ressources profondes, héritées de la dure vie « dans le bois », qui implique un cou-

Parcours

1987 Naomi Fontaine naît à Uashat (Canada). Son père vient de mourir.

2011 Premier roman, *Kuessipan* (Mémoire d'encrier, comme les suivants).

2017 *Manikanetish*.

2019 *Shuni*, prix littéraire des collégiens du Québec et prix Voix autochtones 2020.

rage et une solidarité incontournables. De ce retour aux fondamentaux, à la fierté collective, elle est désormais l'une des protagonistes sur place, à Uashat, au sein de l'institut culturel Tshakapesh. « Nous y recueillons le témoignage des anciens, nous les honorons, témoignage l'écrivain. Ils disent souvent, en regardant les jeunes : "On sait que ce qui leur manque, c'est la forêt, la culture de la forêt." Dès que

tu pénètres dans la forêt, les relations entre les gens changent. Il s'y installe un ordre qui apaise, car tu as besoin des autres. » Le programme est multiple, à la fois culturel et existentiel : réactiver la langue, réparer l'injustice et le mépris, reprendre pied - corporellement - dans l'arrière-pays, le « *nutshimit* », terre de toutes les nostalgies.

« Le temps ne s'y compte pas en heures mais en gestes : monter la tente, la défaire le matin, recommencer le soir, sapiner [couvrir le sol], bûcher [couper son bois]. On découvre des lieux sacrés imprégnés de la présence des anciens. On se replonge dans notre histoire. Il y a chez nous un mot plus fort qu'"entraide", qui signifie "je te donne sans rien attendre". Les jeunes doivent réapprendre tout cela. Mon combat, c'est de décoloniser les miens et de faire entendre, chez nous et à l'extérieur, la grande force de notre peuple. Dans nos gènes sont inscrits des milliers d'hivers de résistance. »

Eka ashate, suite de portraits et de parcours de vie, témoigne avec amour de ce long processus collectif de guérison. Un processus dont Naomi Fontaine est intimement partie prenante. ■

Survivre à la modernité

« EKA ASHATE », qui signifie en langue innu « Ne lâche rien, ne flanche pas », est le quatrième roman de Naomi Fontaine. Elle y brosse une série de portraits, légèrement fictionnés (parfois les noms ont simplement été changés), ayant pour cadre son lieu de naissance, la réserve d'Uashat, près de la ville québécoise de Sept-Îles. Chaque personnage y illustre à sa façon la manière dont un peuple brutalement dépossédé et déculturé s'efforce de trouver sa place dans la modernité.

Autant de parcours de vie semés de chausse-trappes, que

Naomi Fontaine emprunte au présent comme au passé des siens. David, traité de « *maudit sauvage* » par ses camarades à l'école, parvient à dominer sa colère et donne finalement l'exemple aux « *petits Blancs* ». Antane, chef du conseil de bande, parti jusqu'à Ottawa pour harceler (muni d'une saine colère) le désagréable ministre des Affaires indiennes, finit par obtenir les rations de survie dont sa communauté a alors un criant besoin.

Mais c'est aux femmes de sa propre famille que la narratrice consacre les épisodes les plus fervents, notamment sa mère, guer-

rière au grand cœur, qui cohabit au départ à peu près toutes les cases en négatif. Naomi Fontaine elle-même, avec une attachante sincérité, ne fait pas mystère des gouffres (tentation de l'alcool lors d'une rupture...) qu'elle a dû contourner. Autant d'épisodes décrits parfois les dents serrées, dont la somme constitue un véritable bréviaire de survie pour quiconque trace sa route en « *pays dominé* ». ■ M.-H.F.

EKA ASHATE. NE FLANCHE PAS, de Naomi Fontaine, Mémoire d'encrier, 180 p., 19 €, numéro 13 C.



Naomi Fontaine, le 29 septembre. RENAUD MONFORT/LESTRA VIA OPALE PHOTO

Le Monde
Vendredi 17 octobre 2025